



Désordres amoureux Jérôme Lecaux

Une mère n'est mère qu'à condition d'être femme : c'est ce qu'illustre le cas de Virginie¹ qui, en devenant femme, devient capable d'être mère. La jouissance du manque présente dans son bavardage n'est pas le consentement au manque de la castration. Or, ne peut aimer celui qui n'est pas manquant. C'est ce consentement au manque, constitué dans sa cure, qui permet à Virginie de soutenir une position féminine.

Pierre, quant à lui, avait « tout donné » à sa femme, formant avec elle un couple qui, logiquement, n'avait donc manqué de rien. Mais il s'effondre lorsqu'il découvre que sa femme converse avec un autre par SMS. L'avoir n'obère plus la faille de l'être et il reste fermé à l'énigme de l'amour dont fait signe le SMS, medium moderne de la lettre d'amour.

Mais est-ce que l'amour est encore aujourd'hui condition de jouissance, côté féminin ? Même le signe d'amour est réduit au chiffre, comme le montre le cas de Pierre, le nombre de SMS échangés important d'avantage que les mots qui y sont logés. Même dans les cas de névroses, le discours amoureux voile peu la jouissance. En ce temps où les hommes *portent moins brillamment le phallus*, les femmes disposent de moins d'appui face à l'angoisse et à la jouissance. Égarement et sans limite sont au rendez-vous. Est-ce une « incroyance féroce au phallus »² qui rend les femmes *folles* de nos jours ?

L'amour est finalement peu présent dans la série de cas que nous avons examinée en présence de notre invité, Marc Lévy, lors de la Conversation du Cercle de LYON, ce 27 mars 2010. Jacques Borie avait ouvert la conversation en proposant, avec Lacan, de « faire l'amour plus digne »³. Marc Lévy en prolongea les travaux par une conférence sur le vide habité par la femme, vide que l'homme vise et rate⁴.

Les êtres humains sont « mal fichus », et il ne saurait y avoir d'ordre amoureux. Au mieux, un désordre amoureux peut en remplacer un autre. Le transfert lui-même est une sorte de désordre amoureux qui transforme le *palea* (ce que le sujet ne veut pas savoir de « l'être du désir ») en *agalma* (ce qu'il désire savoir)⁵. Un des buts de la psychanalyse est de rendre l'analysant capable d'aimer, disait Freud. C'est toujours d'actualité, et la psychanalyse devient un refuge pour l'amour au temps de la jouissance dénudée et du chiffre.

Il s'agit d'apprendre à faire avec le non-rapport sexuel, avec un mur (« l'amur », disait Lacan) entre homme et femmes que l'amour n'efface pas. Il s'agit de donner abri à cet indicible que le langage et la parole échouent à résorber, mais qu'un travail analytique permet de situer, de border.

Rencontrer un analyste aura été déterminant à divers titre dans ces cas. Ainsi l'acte de l'analyste mit une limite au ravage qu'était pour Mme L. son partenaire⁶. Plusieurs

¹ Cas présenté par Jocelyne Huguet-Manoukian. Voir le texte ci-après.

² Expression de Jacqueline Dhéret.

³ Jacques Lacan : « faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage qu'il constitue à ce jour », « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 311.

⁴ Titre de la conférence de Marc Lévy : « La femme habite le vide, l'homme le vise et le rate ».

⁵ Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », *op. cit.*, p. 254. « Qu'il (le psychanalyste) sache de ce que je ne savais pas de l'être du désir, ce qu'il en est de lui, venu à l'être du savoir, et qu'il s'efface. *Sicut palea*, comme Thomas dit de son œuvre à la fin de sa vie, - comme du fumier ».

⁶ Voir le texte de Marie-Claude Paris

intervenants ont aussi témoigné de l'effet favorable de l'écriture du cas et du contrôle sur la suite des rencontres. S'enseigner de la clinique, en lien avec d'autres au sein d'une École permet de répondre aux formes nouvelles prises par les questions comme celle de l'amour, d'être à la hauteur de l'époque et de ses enjeux

Des moments musicaux très émouvants nous ont permis d'entendre des musiques d'amour interprétées par Thierry et Clara Bénech (guitare et voix) ; entre autres des chants de troubadours, des mélodies italiennes, un extrait de Don Giovanni de Mozart, l'opéra favori de Freud, et une chanson poétique et drôle de Serge Rezvani. Une joyeuse journée de travail !



« Vivre sans sexe » Jocelyne Huguet-Manoukian

« Si on prend en considération les manifestations autoérotiques et masturbatoires, on peut émettre la thèse que la sexualité des petites filles a un caractère foncièrement mâle. Bien plus, en attachant aux conceptions de mâle et femelle des notions plus précises on peut affirmer que la libido est, de façon constante et régulière, d'essence mâle, qu'elle apparaisse chez l'homme ou chez la femme, et abstraction faite de son objet homme ou femme. »⁷

Virginie illustre à sa manière le propos freudien : « Je ne veux plus vivre sans sexe ». À peine dit, cet énoncé lui apparaît dans toute son équivocité. « Mais c'est ce que je fais depuis plus de quinze ans ! » « Être une femme, c'est être toujours insatisfaite, sans sexe ! ». Virginie vit son rôle de mère avec désespoir et cela fait d'elle une femme frustrée. Être mère et femme sans sexe voilà la manière dont ce sujet se débrouille avec la libido. Virginie, modèle de sujets contemporains questionne les contours de l'Œdipe, l'en deçà dans le rapport au premier objet sexuel, la mère et l'au-delà de la fonction du père, où cristallise une absence. Les deux renvoient au caractère crucial du rapport au manque et à la castration.

Etre une mère désespérée et une femme frustrée

Virginie traque sans répit les moments où son fils tousse. A-t-il de l'asthme ? Respire-t-il encore ? Va-t-il mourir ? À trois ans il vient de faire une petite allergie et cela a déclenché chez elle une angoisse que rien n'apaise.

Mariée à un homme qu'elle aime, elle exerce un métier qui l'intéresse beaucoup. Sa décision de consulter précipite à cause de l'affolement dans lequel la plonge en permanence le moindre symptôme de son fils. « Pourquoi je n'arrive pas à me raisonner ? ». Elle vient sur les conseils d'une psychologue qui l'a déjà beaucoup aidée après la naissance de sa fille. Celle-ci souffre de séquelles graves dues à une anoxie sévère au moment de l'accouchement. Elle est en fauteuil, totalement dépendante.

* Contribution à la Conversation du CERCLE UFORCA-Lyon, sur le thème « Les désordres amoureux », à Grenoble, le 27 mars 2010.

⁷ Freud S., Trois essais sur la théorie de la sexualité ? Paris, Gallimard, p 129.

Cette enfant vient d'avoir onze ans lorsque Virginie commence sa cure. C'est une enfant qui ne parle pas mais sait se faire comprendre et communique beaucoup.

Dans une tonalité souvent volubile, Virginie se décrit comme une femme sportive, dynamique attentive à son corps. Jamais auparavant elle n'avait été « envahie » par de telles angoisses. Avec ses enfants « tout est difficile », c'est épouvantable d'être avec eux, c'est encore pire pendant les vacances. Elle les aime mais ne les supporte pas. « Je suis toujours la fille de ma mère » au point de se battre avec eux pour un bout de chocolat ! Elle identifie deux désirs contradictoires : « être une mère parfaite » ou « être une femme libre et indépendante ». Elle ne cesse en mère excédée d'être une femme « sans sexe ».

La naissance de sa fille a été « une catastrophe » pour elle et pour son couple. Son mari, accablé par l'ampleur et le caractère définitif du handicap « l'a lâchée ». Elle s'est retrouvée très seule avec sa fille, elles ont vécues « collées ensemble ». Virginie ne s'occupait que de son bébé, « c'était un cauchemar ». Elle n'a pas pardonné à son époux ce qui s'est passé « c'est lui qui voulait des enfants ! ». Par la suite la visibilité du handicap s'est accentuée avec l'âge de sa fille « ça se voit de plus en plus, c'est accablant ! » Virginie se sent coupable d'être dégoûtée au point de ne pas pouvoir toucher ce corps inerte et plein de bave.

Quand Virginie parle de son fils, comme pour sa fille, c'est le réel du corps qu'elle met en jeu, pas sans jouissance. Une séance de contrôle a mis en évidence l'importance pour ce sujet du caractère horrible des corps malades et handicapés de ses enfants et produit une coupure. « Alors vos enfants, comment ça se passent pour eux à l'école ? ». Après un silence elle répond « Comment vous n'écoutez pas ma souffrance..... ? Vous êtes bien drôle vous comme psy.... ? Oui [.....] Je parle toujours d'eux malades [...] ils ne sont pas que ça ! »

Virginie témoigne de la place de l'enfant en tant que réel. Ce faisant elle indique le lieu et la façon dont elle rate désespérément à être mère.

Pourtant avec son mari tout avait plutôt bien commencé. Ils avaient été tellement amoureux ! En revanche elle avait noté d'emblée que cet homme était peu porté sur la sexualité. Lui, il voulait des enfants. Après la naissance de sa fille, Virginie perd tout désir sexuel. La venue d'un enfant, même avant la naissance, était ressentie déjà comme un effroyable « sentiment de catastrophe ». Lequel s'est concrétisé avec le caractère traumatique de la naissance de sa fille. Depuis elle pense qu'elle est « dure » avec son mari, elle ne le ménage pas, le secoue beaucoup, même si elle fait de temps en temps des efforts pour tenter de le retrouver comme au début. Ils passent alors de bons moments ensemble mais sans rapport sexuel satisfaisant ni pour elle ni pour lui. « Je ne sais pas être un objet sexuel pour mon mari [...] on a formé un couple tous les deux pour notre indépendance, on a formé un couple pour rester seuls ».

Virginie a fait depuis longtemps le choix de la privation. Ses premières relations amoureuses, sont restées chastes Elle a mis en place ce qu'elle appelle « le tabou de la ceinture », ne rien montrer de son corps en dessous de la ceinture. Elle a rencontré son mari dans une secte où elle est restée quelques années dans un monde qu'elle croyait « tout rose » à l'abri de la sexualité. Elle se plaint de n'avoir jamais vraiment ressenti de plaisir sexuel. Lors d'une séance où elle précise en minaudant « Je suis toujours frustrée et ça dure depuis longtemps madame », j'arrête la séance sur « Et cela vous arrange bien ! ».

De l'impact de la sexualité féminine

Elle arrive la semaine qui suit avec un large sourire. Elle a passé un super week-end avec son mari et ils ont même eu des relations sexuelles agréables. En revanche deux jours après l'angoisse a fait retour. Se retrouvant seule avec son fils après avoir visité une amie qui venait d'accoucher, elle rentre chez elle envahie d'idées morbides. Dans la nuit elle se réveille en sursaut avec un malaise profond. Elle a envie de vomir mais n'y arrive pas, elle ressent un terrible mal au ventre. Je lui dis « comme si vous étiez enceinte ? » Elle répond « c'est ça l'angoisse ! » Avoir des relations sexuelles agréables avec son mari a réveillé son « désir

terrifié d'être enceinte ». Elle se souvient alors de la naissance de sa fille comme d'un viol, une intrusion dans son intimité, « une horreur mêlée d'une joie profonde », « des choses qu'on ne peut pas dire ». Elle fait alors cette remarque « la sexualité n'est pas un bonbon rose [...] Et je ne sais pas comment ? Mais tout est lié [...] je n'accepte pas mes enfants, ils sont anxiogènes. »

Dans les semaines qui suivent, lors d'une soirée, elle ressent un désir violent pour un de ses amis. Elle prend le risque d'aller le voir pour le lui dire. Commence alors une liaison avec cet homme marié. Elle découvre le plaisir sexuel et cela devient un « enfer » parce qu'elle ne pense plus qu'à ça ! » Elle se demande alors comment elle a fait pendant quinze ans avec toute cette frustration. Elle note assez rapidement un changement important dans son rapport avec ses enfants. Ca va mieux avec sa fille, elle peut la toucher et même l'embrasser et prendre plaisir à la dorloter. « Elle n'est plus l'image de ma frustration » dit elle alors. Avec son fils elle se sent plus tranquille, elle est « moins méchante » avec son mari, elle l'écoute.

Le tableau familial de Virginie pourrait se résumer ainsi « comment vivre seul en famille » ? Sa mère décédée peu de temps après le début de sa cure était une mère exemplaire versant parfaite ménagère mais dont elle n'a aucun souvenir de contacts physiques. Virginie a toujours pensé qu'elle ne serait pas une mère comme elle « parfaite côté ménage mais absente côté affection ». Ce qui l'accable quand elle le dit c'est qu'elle l'est ! Son père est un homme discret, travailleur, affectueux mais silencieux. Pour Virginie c'est l'homme idéal, le pilier de sa vie, celui vers qui elle peut toujours se tourner, qui la dépanne tout le temps. Elle a une jeune sœur dont elle s'est beaucoup occupée. « Chacun vivait seul à la maison, un peu comme dans des bulles, chacun ronronnait... » Virginie dans ce contexte s'est « jetée dans les livres ». Aux alentours de six, sept ans, elle se découvre une passion pour la lecture. Elle se souvient du caractère frénétique de cet engouement. Elle lisait tout le temps, chez elle, en voiture, et même en faisant du vélo ! Ainsi elle était dans un autre monde « tout rose », elle choisissait soigneusement les histoires où tout finissait bien « où la vie est belle et la mort n'existe pas ! ».

À l'occasion d'un lapsus, que je relève, entre le prénom de sa fille et le prénom de sa jeune sœur, elle se montre assez bouleversée. Elle me révèle comment elle a choisi le prénom de sa fille. C'est phonétiquement le nom de la maladie infantile que sa sœur contracta dans son enfance. Elle ne sait pas pourquoi elle a fait cela, elle ne pouvait pas faire autrement. Elle se souvient cependant qu'à l'âge de dix ans après avoir lu une histoire de haine entre deux sœurs, elle décide que cela ne lui arrivera jamais. « La mienne (sa sœur) ce ne sera jamais comme ça, je saurais m'en occuper » et elle va « s'organiser » pour « être avec sa sœur la mère qu'elle n'a jamais eu ». Ce qu'elle n'arrive justement pas à faire avec sa propre fille. Apparaît ici le signifiant qui s'est imposé, prélevé du côté du réel du corps de sa sœur, pour nommer sa fille, faisant subtilement resurgir un point de haine.

Depuis que Virginie soutient son désir en tant que femme, elle commence à se supporter comme mère. Son épanouissement extrait la sexualité du registre imaginaire où elle l'avait mise à l'abri. Elle aperçoit désormais comment sa frustration marquait de sexuel notamment ses rapports avec ses enfants, et le dégoût qu'elle ressentait en particulier pour le corps de sa fille. Maintenant elle découvre qu'elle peut désirer, aimer un homme, et même se laisser être objet du désir de l'autre.

L'affolement répété et tenace de cette patiente s'apparentait le plus souvent à une angoisse massive de castration. Elle n'était pas sans objet, sans objet « a », ses enfants, la mort de sa mère [...] Il ne s'agissait pas de l'éradiquer mais de compter avec dans un premier temps pour que se construise au fil des séances un symptôme « Je suis toujours frustrée ».

Il importait de suivre Virginie découvrant la logique du lien entre sa manière d'être une mère affolée et une femme lâchée.

« L'enfant comme objet pris dans le fantasme maternel le réalise par le biais de son corps ».

C'est de là qu'elle a réussi à l'extraire. Elle garde pour l'instant quelque chose de « la mère comme cause mythique » de tout ce qui lui arrive. Un rêve rempli de figures du père témoigne cependant d'autre chose, de même que le sentiment dans sa vie actuelle d'avoir perdu tous ses repères, de ne plus être obligée de faire « comme les gens normaux » de ne plus savoir comment se comporter. Elle souligne alors « c'est étrange, j'ai l'impression de juste commencer à vivre » remarquant qu'il en est de même pour son travail analytique.

« Le sexe flouté »

Pendant la période qui suit, Virginie est toute à son désir sexuel. Elle ne pense qu'à ça, ne veut plus que ça. Après quelques mois d'intenses découvertes elle ne peut plus se raisonner. Elle devient méchante avec son amant. Cette fois elle a choisi un homme qui la désire, lui parle, l'écoute. Pourtant elle alterne des moments de colère terrible et des plonges dans des états dépressifs graves. Elle ne voit que ce qui manque. Le sentiment de frustration fait massivement retour à chaque absence ou manquement de son amant. Elle n'est jamais satisfaite. Elle ne supporte pas qu'il lui dise non. Elle pense qu'elle a évité la sexualité pour ne pas vivre le moment de séparation. Pour elle c'est insupportable, c'est comme si « elle comptait pour du beurre ! » Elle se demande un jour désespérée s'il est possible de rencontrer un homme avec qui partager non seulement les plaisirs du sexe mais aussi les autres plaisirs de la vie ? C'est un moment de sa cure où les manifestations dépressives prennent une telle ampleur que j'ai des doutes sur sa structure. Le contrôle me permet de ne pas me laisser aller du côté du souci thérapeutique.

Elle me confie peu de temps après qu'elle lit « inhibition, symptôme et angoisse ». Bien qu'elle trouve ce livre difficile « ça lui parle » sur « le manque et la castration » elle pense que c'est sur ce point que ça ne va pas chez elle.

Constatant sans cesse ce qui n'est pas, Virginie échoue à supporter le ratage de la rencontre avec un homme au point qu'elle est prête à rompre à plusieurs reprises.

À l'occasion d'une visite chez un chirurgien qui doit opérer sa fille, elle fait une découverte. Accablée par l'approche de cet événement, elle se rend à la consultation avec beaucoup d'appréhension et d'angoisse. Rien ne se passe comme prévu. Le chirurgien, qu'elle connaît depuis longtemps, est bel homme, elle ne s'en était jamais aperçue ! Elle est étonnée de voir qu'il lui parle en s'approchant beaucoup d'elle, un peu trop, ce qui la déloge de sa place de mère accablée. Elle pense tout d'un coup « mais là aussi je peux être une femme désirée ! »

L'opération a eu lieu. Elle ne se reconnaît pas. Elle peut accompagner sa fille, la toucher, lui parler, la prendre dans ses bras. Elle est capable d'être tout simplement auprès d'elle.

Virginie va mieux. Elle m'annonce qu'elle a décidé de se séparer de son mari et précise « Quand je l'ai choisi, j'étais morte ». Sa vie à lui « c'est un roman où il n'y a que lui ! J'ai été sa mère, sa thérapeute, sa copine... jamais sa femme ».

Elle précise qu'elle sait tout cela depuis longtemps mais qu'elle faisait « comme si ». Virginie constate qu'elle n'a jamais rien voulu partager avec son mari en qui elle n'a pas confiance. Elle a refusé l'idée même d'un compte commun. L'appartement où ils vivent appartient à son mari et elle n'a jamais porté son nom marital. « Se fondre dans son univers= et après lui en vouloir qu'il ne soit pas le mien ! » était sa maxime.

Gageons que Virginie commence au bout de cinq ans d'analyse à ne plus seulement se faire lectrice du roman de l'Autre. Monde où elle s'était « jetée » enfant pour continuer ensuite avec un mari dont la vie est comme elle dit « un roman à plusieurs tomes » ! Elle lit maintenant des livres qui ne finissent pas toujours bien, elle lit aussi des ouvrages de psychanalyse avec un grand intérêt. Elle s'est procuré récemment le livre de Marie Christine Hamon « Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes ? Et non pas plutôt leur mère ».

Virginie peut dire ce qu'elle aperçoit de sa jouissance. Elle sait qu'elle est capable de « retomber dans la frustration » avec son amant, comme elle l'a fait avec son mari.

Elle repense à une réponse que je lui avais faite au tout début alors qu'elle se proposait de « tout dire ». Elle était restée étonnée de ma formule « dans ce cas alors...pas tout s'il vous plaît ». Depuis elle pensait que ce « pas tout » concernait « les choses sales du sexuel » ce qui l'arrangeait bien. Or elle avoue qu'il y a cependant un sujet qu'elle n'aborde pas. Elle n'a pas envie d'en parler mais il lui semble, même si cela la gêne vraiment, qu'elle ne continue à le taire. Il s'agit du rapport à son corps via la nourriture et le poids. Depuis l'adolescence elle a pris une habitude qu'elle n'a jamais considérée comme un problème. Dès qu'elle mange trop à son goût, elle se fait vomir et c'est ainsi qu'elle garde un poids constant depuis vingt ans. Elle ne se sent pas anorexique. C'est « comme ça que je me suis débrouillée avec mon corps » « j'ai honte d'en parler ». Elle révèle alors que cette habitude est d'abord une décision « surtout ne pas avoir le corps de sa mère » trop marqué pour elle sur le versant féminité. Elle a détesté sa mère qui n'a jamais pu la satisfaire. Elle évoque le souvenir du moment où elle a pensé que sa mère n'avait pas de sexe. Elle avait huit ou neuf ans, sa décision fut marquée d'une certaine logique « si ma mère n'en a pas, et moi non plus, alors personne n'en a, tous les sexes sont floutés ». Ce mot qui combine flou, floué, flouté rend compte de la manière dont ce sujet a tenté de ne pas a(voir) le corps de la mère, ni sa castration en payant le prix d'une intime et constante privation. Au-delà, l'expression « alors tous les sexes sont floutés » désigne ce qui du père n'empêche pas d'être « flouée ».



Du rêve au cauchemar : un ravage

Marie-Claude Paris

Fragments*

Un (v)empire maternel

Nous sommes en 2003, Madame L. vient consulter dans le cadre du CMP pour enfants et adolescents où j'exerce comme psychologue. Elle demande de l'aide parce qu'elle a des difficultés avec ses deux enfants qu'elle élève seule : un garçon de quatorze ans, né d'un premier lit, et une fille âgée de cinq ans et demi, d'un second. Le couple parental s'est séparé quelques mois après la naissance de la petite Éva. La situation de travail dans un commerce a rendu cette séparation difficile sur le plan de la liquidation des biens. Une plainte pour harcèlement avait été déposée par Mme L. contre son ex compagnon : il aurait « dérapé dans sa jalousie ».

La séparation est effective depuis deux ans. Madame L. n'a plus de travail, elle est au chômage. Depuis peu, sa fille se montre souvent opposante, elle exprime quelques griefs contre sa mère, chose inhabituelle. Cette relation était jusqu'alors privilégiée, faite de complicité ; « C'est mon bébé [dit-elle] Je sais que ce n'est pas bien [...] Je suis trop mère ». Éva reproche à sa mère de toujours crier et d'être méchante. Madame L. confirme qu'elle est « énervée », elle a des problèmes de travail, elle est « stressée ». Elle dit « culpabiliser » de

* Contribution à la Conversation du CERCLE UFORCA-Lyon, sur le thème « Les désordres amoureux », à Grenoble, le 27 mars 2010.

priver les enfants de leur père (Il ne se manifeste plus auprès de ses enfants et ne donne plus signe de vie). Elle évoque enfin ses déceptions amoureuses. Ses rencontres sont toujours décevantes, comme le fait d'une mauvaise étoile, mais elle aurait bien la chance de trouver un jour « un prince charmant », à savoir « un homme gentil, doux et affectueux ».

Lorsque je revois Madame L. la semaine suivante, un changement notable est apparu, sa plainte s'est déplacée sur son fils : il se rebelle, il veut commander. Il maltraite sa petite sœur, il est dans la violence verbale. Quand elle lui a proposé de me rencontrer, il lui a vertement répliqué : « C'est toi qui en as besoin ! ». Du fait de n'avoir pas démenti ce propos, la suite s'en trouvera orientée. Elle développe ainsi une plainte autour de sa défaillance et sa culpabilité en termes de manque : elle a offert un chiot à sa fille, « pour combler le manque » dit-elle – manque du père, dont elle se sent coupable puisque la séparation est de son fait. C'est une nouvelle source d'énervement puisque le chien fait des bêtises. Elle enchaîne aisément sur la question de son propre manque et de sa solitude : « Mon manque, je le comble en étant la reine mère ! ». Traiter les difficultés que Madame L. avance à partir de cette question me semble une orientation essentielle. Cette femme avait déjà rencontré une psychologue au moment de sa séparation, je l'encourage à ne pas laisser tomber cela. Elle repartira avec les coordonnées d'une collègue psychologue qui exerce en CMP pour adultes. Ma proposition de recevoir sa fille ne sera pas maintenue dans ce premier temps.

« L'enfant entre la femme et la mère »

Madame L. revient me rencontrer trois ans plus tard avec la même demande : sa fille est « désobéissante ». À l'école elle n'a aucun problème, elle a de très bons résultats mais à la maison, elle lui « tient tête ». « Je perds vite patience. » me dit-elle. Elle se plaint tout d'abord de son manque de patience, de ses troubles de l'humeur qu'elle met en lien avec les troubles de la *préménopause*, puis finit par livrer ce qui l'insupporte : voir grandir sa fille de huit ans et demi, « C'est toujours mon bébé ». Lors de cet entretien, j'apprends qu'elle consulte pour elle au CMP où elle est reçue par un psychiatre. Elle n'a jamais pu rencontrer la psychologue dont je lui avais parlé : « Je n'ai pas réussi à me faire entendre. »

Lorsque je la revois une quinzaine de jours plus tard, elle est un peu plus détendue, souriante, et ne manque pas d'humour. Elle a téléphoné directement à la psychologue, qui n'était pas au courant de sa demande et fait ce commentaire : « Mon inconscient dirige ma vie, je ne parviens pas à briser ce nœud qui me fait répéter les mêmes choses. Ce n'est pas en parlant une fois par mois que j'y arriverai ! ». La répétition selon elle, consiste dans le fait de faire les mêmes erreurs avec ses enfants et surtout, avec sa fille. De surcroît c'est toujours le choix du partenaire, qui ne convient pas. Irrémédiablement attirée par des hommes avec qui au début « tout va bien », elle s'aperçoit ensuite qu'elle tombe sans cesse sur le même type d'hommes, qui la délaissent voire la maltraitent pour ne s'occuper que d'eux-mêmes : « Ce sont des égoïstes ».

J'entends qu'il importe pour elle d'avoir un petit point d'appui tant qu'elle ne trouve pas « un référent » avec lequel mettre ses questions au travail. Je reste donc à sa disposition pour elle et sa fille. Je ferai la connaissance d'Éva peu après, au moment de l'apparition chez elle d'un nouveau symptôme : des pleurs fréquents. Je rencontrerai l'enfant à deux reprises. Ce sera l'occasion pour elle de parler des disputes entre ses parents séparés. Éva rencontre quelques difficultés à se tenir un peu en retrait d'un conflit devenu habituel depuis que son père a été délogé de sa position de repli pour assumer quelques obligations alimentaires. La petite fille, très au fait des difficultés parentales, aura pu s'écarter un peu du conflit parental par le biais de cette conversation légère avec l'analyste. Cela lui aura permis de ne pas prendre trop à cœur les éclats dont elle est souvent témoin. Ce petit écart la laisse un peu plus tranquille. En partant, Éva me fera remarquer qu'elle ne suce plus son pouce.

Troisième temps : un ravage

C'est dans une toute autre démarche – dans l'urgence – que je revois Mme L., un an après. Elle a beaucoup maigri, son visage est très pâle et ridé, marqué par la fatigue, son regard semble éteint, elle précisera avoir perdu dix kilos depuis l'été. Je l'interroge sur ce qu'il s'est passé. Dans sa quête d'un « Prince charmant », qui n'arrivait jamais, Madame L. est partie à sa recherche avec les moyens modernes, sur Internet et les sites de rencontre en ligne tels que Meetic. Elle a fait des connaissances, plusieurs, mais celle qui est pour elle *La* rencontre est devenue « un vrai cauchemar ». C'est une ravageante relation addictive au sexe qu'elle évoque, avec un homme qui n'a aucun respect pour elle et qui se conduit sur un mode pervers. Elle est totalement soumise : « Il me traite comme sa chose ! C'est ravageant, mais je ne peux pas m'en passer. » Son appel au secours porte sur son départ imminent dans une station des Alpes où se trouve l'homme en question. Il commence la saison d'hiver, elle veut le rejoindre. Elle a donc adressé des demandes d'emploi dans divers établissements à proximité. Envisageant d'emmenager sa fille avec elle, la situation devient très délicate. Elle ne sait plus que faire. Consciente de cette destruction, elle me dit : « Il faudrait que quelque chose m'arrête. » Une fois de plus, Madame L. invoque les manifestations opposantes de sa fille qui est d'accord pour me rencontrer de nouveau. Lors de cet entretien, Éva proteste en effet : elle ne veut pas partir avec sa mère, elle ne veut pas changer d'école et perdre ses copines. Très lucide, elle ajoute « ma mère se trompe d'histoire [...] Pourquoi elle veut aller avec lui ? Je l'aime pas ! Il lui fait du mal ».

Epilogue

Ce projet d'escapade insensée prendra fin quand je déclarerai à Madame L. : « Je ne pense pas que ce soit une bonne idée d'entraîner votre fille dans cette histoire. », ajoutant que je ferais ce qu'il faut pour l'arrêter... si nécessaire. L'effet sera radical. Elle renoncera, mettant en veilleuse son projet de départ. La dernière fois que je l'ai vue, Éva se préparait à passer les vacances de Noël avec son père. Ce dernier lui avait proposé un séjour « à la neige ».

Questions et commentaires

Comment est-il possible de choisir soi-même son malheur ? Sans le repère de la jouissance, cela est totalement incompréhensible. Ni désir, ni amour mais une pure jouissance, illimitée, destructrice. Ma première remarque portera sur la division entre la femme et la mère, le *tout* et le *pas-tout*.

La division entre la femme et la mère

Je me suis référée au Colloque de Lausanne sur le thème *L'enfant entre la femme et la mère* (1996), en particulier aux interventions de Jacques-Alain Miller⁸ et de Jacques Borie⁹, lesquelles pourraient se résumer ainsi : *Si l'enfant comble la mère, il la divise aussi*. Freud a établi une équivalence entre l'enfant et le phallus, le désir d'enfant venant pour une femme, se substituer à celui du pénis. L'enfant, comme substitut phallique, peut avoir la valeur d'un comble pour la mère, se faisant, il la divise. Cette division causée par l'enfant entre la femme et la mère vient redoubler la division subjective. Lorsque ce n'est pas le cas, l'enfant peut se retrouver, comme l'écrit Jacques Lacan, en position de déchet du couple parental¹⁰ ou

⁸ Miller J.-A., « L'enfant et l'objet », *La petite Girafe*, n°18, décembre 2003, p. 6-11.

⁹ Borie J., « A propos de l'instinct maternel », *Par lettre*, Bulletin de l'ACF-Rhône Alpe, n°14, 2001.

¹⁰ Lacan J., « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 374.

s'installer dans une relation qui le *suborne au fantasme maternel*¹¹. Cette problématique de l'enfant « condensateur de jouissance »¹² pour la mère évoque alors la psychose.

La jeune Éva, par ses manifestations d'opposition et sa désobéissance vient faire obstacle à cette position d'objet comblant. Elle ne consent pas à se tenir à cette place-là, en cela elle n'est pas psychotique. Du côté de la mère, la condition première consiste à s'occuper de son enfant sans trop incarner la bonne mère, c'est-à-dire sans être détournée de désirer en tant que femme. Il fut un temps où Jacques Lacan formulait cela en termes de désir : il fallait qu'une femme trouve le signifiant de son désir « dans le corps de celui à qui s'adresse sa demande d'amour ». ¹³ Dans « L'enfant et l'objet », Jacques-Alain Miller émet cette réserve : « L'amour maternel ne se supporte pas de la révérence pure à la loi du désir ou [...] il ne s'en supporte qu'à la condition qu'une femme dans la mère reste, pour un homme, la cause de son désir. »¹⁴ Cette question mérite d'être abordée avec le repère de la jouissance féminine et pas seulement avec celui du désir appelé par un homme. Si en effet, la jouissance pour l'être parlant est régulée par le Nom-du-Père, la question féminine pose le problème de ce qui n'entre pas dans le registre phallique. Dans une version un peu moins phallocentrique de la question féminine, le « désir de la mère » comporte une zone qui va au-delà de cette limite imposée par la métaphore paternelle. C'est ce que Lacan construira ensuite dans les formules de la sexuation, dans le *Séminaire XX, Encore*, la position féminine sera marquée du *pas-tout* phallique. Dans ces textes du Colloque de Lausanne, la fonction du père n'est plus rapportée à une loi universelle mais elle est *particularisée*. Le père n'entre en fonction pour un enfant que s'il s'occupe de la mère, autrement dit s'il prend place auprès d'elle et parvient à faire division dans la jouissance qu'elle peut éprouver avec son enfant ; il peut alors occuper une position de médiation. Jacques-Alain Miller parle du « courage du père », qui n'est pas d'être dans une position héroïque mais bien de se confronter à la jouissance féminine qui lui reste étrangère. Quand il soutient cette position phallique qui divise une femme dans sa jouissance, alors il *mérite le respect de l'enfant*, comme le dit Lacan dans *RSI*. La question se pose de la validité d'une telle fonction paternelle dans le monde contemporain, où celui qui *fait fonction* de père pour l'enfant peut être le géniteur, le partenaire sexuel de la mère, qu'il soit homme ou femme, voire même « quelque chose » capable de mettre en œuvre cette fonction : un travail, une activité, un loisir, un objet particulier, ayant valeur de médiation entre la mère et son enfant. Je me demande si le recours aux « psys », de plus en plus fréquent lors de séparations ou de divorces ne serait pas sous-tendu par la recherche d'un ersatz de cette fonction de médiation. Encore faut-il bien sûr que la mère puisse consentir à cette division afin qu'elle puisse opérer et faire limite à la femme toute-mère, la « reine-mère » comme le dit Madame L. pour décrire sa position de toute-puissance maternelle. Du côté de la fonction du père, nous en avons ici une figure désavouée, il est là déchu de cette fonction de médiation entre l'enfant et la mère. Ce n'est pas lui qui peut limiter la jouissance maternelle. D'ailleurs, il ne sortira de sa retraite pour assumer une fonction parentale que lorsqu'il aura affaire plus directement à ses enfants.

Le ravage

Ce cas soulève aussi la question de la rencontre, bonne ou mauvaise avec l'Autre sexe et celle du ravage si fréquent dans la clinique des sujets féminins.¹⁵

¹¹ Miller J.-A., « L'enfant et l'objet », *op. cit.*

¹² Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 368.

¹³ Lacan J., « La signification du phallus », *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 694.

¹⁴ Miller J.-A., « L'enfant et l'objet », *op. cit.*, p. 7.

⁹ Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », *Ornicar ?*, Paris, Lyse, n° 50, 2002, p. 93-105.

J'ai repris ce point en m'éclairant des propos de Jacques Borie sur ce thème et des différentes occurrences du terme *ravage*¹⁶. Il se réfère donc pour une femme, soit à son rapport à l'homme, soit à son rapport à l'enfant : « Dans la clinique, on peut avoir, en effet, un type de mère entièrement prise par l'enfant dans un rapport d'angoisse puisqu'il représente son objet. Ce sont des mères pour qui l'homme ne compte pas en tant que partenaire sexuel. Symétriquement, on peut avoir au contraire des femmes pour qui le ravage est du côté de l'amour, du signe d'amour exigé de l'homme. Cela peut aller jusqu'à l'abandon des enfants. » Dans le cas de Madame L., elle entretient avec sa fille une relation d'objet presque fétichiste. C'est seulement lorsque l'enfant devient moins docile à occuper la position d'objet pour sa mère, qu'elle s'en sépare, que surgissent ses plaintes : la « reine-mère » ne règne plus sur ses sujets ! Poussée par sa frustration et ses anciennes revendications de « droit à l'amour et d'être femme », c'est bien la femme qui vient occuper le devant de la scène, mais ce n'est pas d'amour dont il s'agit là, bien plutôt d'une quête de jouissance qui la rend *toute folle*. « [...] Pour qui est encombré du phallus, qu'est-ce qu'une femme ? C'est un symptôme », dit Lacan¹⁷. Dans le *Séminaire Le sinthome*, il ajoute « qu'il y a besoin de trouver un autre nom pour ce qu'il en est de l'homme pour une femme, puisque le sinthome se caractérise justement de la non-équivalence. On peut dire que l'homme est pour une femme tout ce qui vous plaira, à savoir une affliction pire qu'un sinthome. Vous pouvez bien l'articuler comme il vous convient. C'est un ravage, même. »¹⁸

La mauvaise rencontre avec un partenaire-ravage qui la traite comme son objet de jouissance précipite Madame L. dans le cauchemar. Le ravage, c'est la spirale d'une jouissance illimitée où le sujet déboussolé ne sait plus comment s'arrêter. La question du masochisme se pose, tant la détermination de jouissance – ou *par* la jouissance – paraît à la limite de se fondre en une volonté de jouissance : se faire tout objet de l'autre. Le sujet passe d'un « J'ai bien le droit à l'amour », qu'il n'a pas, à un « Je ne peux pas m'en passer ! » quand la chose est là. Pourrait-on avancer qu'il y aurait là comme une illusion d'un rapport sexuel à l'horizon ? Cette femme, dans sa recherche obstinée de *Prince charmant*, n'a pas pu rencontrer un homme, simplement, l'un de « ceux qui savent nous rattraper à temps »¹⁹. Elle rencontre le pire et bute sur l'impossible du rapport sexuel, au prix du ravage. Le parcours du sujet – de la femme à la mère, et de la mère à la femme – semble s'inscrire dans la répétition sous le signe du ravage. L'événement de corps chez ce sujet féminin, amaigri, fatigué devient symptomatique de son ravage, et se donne à voir prenant valeur d'appel au secours. Autre effet du ravage : l'enfant s'en trouve saisi en otage, en position d'objet. C'est à ce point qu'il y a eu lieu de répondre.

¹⁶ Borie J., « Des ravages », conférence prononcée à Valence en novembre 2001. *Par lettre*, Bulletin de l'ACF-Rhône Alpe, Etudes n° 3, octobre 2002.

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I », *Ornicar ?*, n° 3, leçon du 21 janvier 1975, Paris, Lyse, 1975, p.108.

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, mars 2005, p. 101.

¹⁹ Dédicace de l'ouvrage de Leguil C., *Les amoureuses*, Paris, Le Seuil, avril 2009.



Conversation à Barcelone *Du nouveau dans les embrouilles de l'amour* Pascale Fari et Graciela Elosegui

Comptant avec la participation de Jacques-Alain Miller, la Conversation clinique de l'Institut du Champ freudien en Espagne scande chaque hiver la vie de la communauté d'orientation lacanienne. À Barcelone, la x^e Conversation a cette année ouvert ses portes à un public élargi : plus de 400 participants se sont intéressés à la problématique de *L'amour dans les névroses*²⁰. « Que nous enseigne la clinique lacanienne sur l'amour dans les névroses ? Quelles formes y prennent ravages, symptômes et solutions ? En quoi peuvent-elles être articulées avec les avatars de l'amour de transfert ? » – soulignait l'argument proposé par Vilma Cocoz et Xavier Esqué.

La psychanalyse est une éthique de ce qui n'est pas classable, de l'*inclassifiable* : elle vise à extraire ce que chaque sujet a d'incomparable, nous rappelait dernièrement J.-A. Miller dans son cours. Le savoir, les concepts ne valent que d'être questionnés, révisés, affûtés, polis, assouplis, remodelés, reconfigurés, contredits... pour faire saillir la singularité irréductible dont chaque analyse fait œuvre. Tel est le bonheur, inépuisable et toujours neuf, de la conversation clinique. Au travers des six cures²¹ ainsi passées au crible, quels points singuliers, quels enseignements retenir de cette conversation ?

L'homme qui rêvait d'être une femme : du suspens au franchissement

Olivia rêve sa vie et se raconte des histoires : elle vit, dit-elle, « suspendue » à l'amour d'un homme et toujours « suspendue » entre deux hommes. Il y a ceux qu'elle aime – des hommes exceptionnels –, et ceux avec qui elle peut jouir – des hommes faibles. Ce suspens fait écran à une scène infantile où, toute petite, elle s'était retrouvée suspendue au-dessus d'un vide. De là s'origine son besoin d'être aimée, touchée, et celui de remplir sa vie ; cela fait aussi contrepoint à la tristesse qui habite sa mère et les autres femmes de la famille. La cure, conduite par Anna Aromí, lui permet de poser enfin les pieds par terre. La perte et le vide l'angoissent moins.

Cette « boulimique d'amour » se présente comme entourée par *des* hommes qui l'aiment, mais, à chaque étape de sa vie, seul *un* homme compte. Le pluriel reflète bien plutôt son rêve, sa théorie amoureuse.

Olivia porte à un point culminant la disjonction entre amour et jouissance. Parler ici d'identification virile serait largement insuffisant, observe J.-A. Miller ; il s'agirait plutôt d'une « super-identification » virile : de manière décidée, sans hésitation ni recul, « elle est un

20. L'organisation a été coordonnée par Miquel Bassols, Mónica Marín et Rosalba Zaidel. Un compte rendu de la conversation a été réalisé par Margarita Álvarez et diffusé sur la liste électronique ELP-Debates.

21. Exposées par Anna Aromí (Barcelone), Gustavo Dessal (Madrid), Blanca Fernández (Málaga), Mercedes de Francisco (Madrid), Fernando Martín Adúriz (Palencia) et Félix Rueda (Bilbao). La brochure envoyée aux participants soumettait également à l'étude quatre autres récits de cures, rédigés par Margarita Bolinches (Valencia), Rosa María Calvet (Barcelone), Marta Maside (A Coruña) et Manuel Moltalbán (Málaga).

homme ». Un rêve marque un franchissement subjectif et signe l'arrêt de la cure : un homme embrasse violemment une femme, puis la repousse en la traitant de pute, avant de se masturber sans vergogne en public. « Cet homme, c'est moi », profère Olivia. Peu après, l'homme qui avait rêvé d'être une femme interrompt sa cure.

La « morte en vie », ou le Nom-de-la-Mère

À l'extrême opposé d'Olivia, identifiée à la domination de l'homme brutal et monstrueux, Maria se caractérise par la soumission, le renoncement et le sacrifice. Spectatrice de la vie des autres, et en particulier de celle de sa sœur jumelle, elle vit dans la douleur de la privation. Elle est en quelque sorte une « morte en vie » : sa mère est morte quand elle avait six mois ; le père épouse alors la sœur jumelle de la défunte, tout en demeurant hanté par cette dernière, omniprésente dans la maison et surtout dans son discours. Maria est doublement identifiée à la femme morte : d'une part, à sa mère dont l'incandescence phallique brille, invisible, dans le désir de son père, et d'autre part, à sa belle-mère qui incarne l'Idéal d'une jouissance sacrificielle.

L'ablation d'un sein qu'elle subit à la suite d'une grave maladie provoque un réveil subjectif qui la conduit en analyse avec Gustavo Dessal. Ainsi parviendra-t-elle à formuler que père et mère étaient pour elle « deux termes indistincts », puisque celle-ci n'avait d'existence que dans le désir de son père. Le travail de séparation accompli dans la cure – deuil de la mère morte et deuil de la mort du père – lui permet désormais d'espérer ne plus avoir à se soustraire à la vie et au désir sexuel. La cure a produit une revitalisation en la séparant de sa fixation quasi mélancoliforme au deuil éternisé. En tant qu'unique objet du désir du père, la mère morte est néanmoins *phallicisée* pour la patiente.

En contrepoint de la catégorie, classique, du père mort, on pourrait parler dans ce cas du « Nom-de-la-Mère », note J.-A. Miller : sa mère n'a eu d'autre existence que celle de pur signifiant dans le désir et le discours du père ; elle en a été à la fois mortifiée et fétichisée.

L'intouchable, ou la femme forte avec sa mascotte

Une troisième, femme de tête, se retrouve dans une singulière contradiction : ne supportant pas de vivre séparée de son mari – séparation qu'elle avait pourtant décrétée –, elle lui demande de reprendre la vie commune. Or ce dernier refuse : depuis lors, ayant perdu l'appétit et le sommeil, elle ne cesse de pleurer... Elle entame alors une cure avec Fernando Martín Adúriz. Avec des diplômes et des revenus supérieurs à ceux de son mari, elle avait toujours décidé de tout ; lui ne disait rien et ne se plaignait jamais. Elle se vouait quant à elle à tamponner toute forme de manque, spécialement dans ses relations avec les hommes. Énoncer dans la cure qu'il était pour elle comme une « mascotte de compagnie » va lui permettre de se séparer effectivement de son « ex ».

« Je vais très bien » devient alors la ritournelle de chaque séance ; son intense phobie des chats disparaît mystérieusement ; elle rencontre deux hommes et s'amourache de l'un deux, en instance de séparation avec une femme qui le traitait très mal. Un rêve annonce la fin précipitée de la cure et en livre les coordonnées : un voleur pénètre dans sa maison et n'y touche à rien.

C'est donc après la séparation d'avec son mari qu'elle se rend compte qu'il lui manque quelque chose : J.-A. Miller fait valoir que, sans mascotte, elle est perdue, désorientée. Bien que son mari fût en position d'esclave par rapport au maître qu'elle était, une part d'elle-même était « capturée », « attrapée », en lui. Elle – qui avait été la mascotte de compagnie de son père malade – ne peut incarner la femme d'entreprise qu'à condition de pouvoir transférer

le signifiant « mascotte » sur son mari. Si elle est la femme forte qui prend toutes les initiatives, elle est pourtant phobique – de ces animaux de compagnie que sont les chats, mais aussi du toucher, de l'intrusion... Son mari n'est doté d'aucun attribut phallique imaginaire mais représente pourtant un signifiant phallique indispensable pour elle, au-delà de ses oripeaux de maîtresse-femme. Sa phobie, dont la formule est donnée par l'énoncé « qu'on ne me touche pas », suppose qu'il y en ait au moins un qui puisse la toucher ; elle a besoin de quelqu'un à ses côtés et ne peut s'en séparer, aussi indigent lui semble-t-il. Lorsque nous rencontrons une forte femme, cherchons donc le signifiant phallique et le porteur de cette fonction !

Le rêve du voleur, ajoute J.-A. Miller, donne la mesure de l'ouverture qu'elle peut tolérer : on ne doit ni trop la déranger ni la toucher. Or faire une analyse nécessite de consentir à mettre en jeu le manque. Après avoir entr'ouvert la porte de la cure, elle la referme, reprend sa posture managériale et congédie l'analyste de la même manière que le mari.

La femme cachée, ou l'assurance du désir illégitime

Ce n'est pas elle, mais son compagnon qui prend rendez-vous avec Mercedes De Francisco. D'emblée, cette femme se présente comme s'il s'agissait d'une autre. Dans un premier temps, la cure met en avant son inhibition symptomatique : paralysée par l'angoisse de ne pas être à la hauteur, pour rien au monde elle ne s'expose en première ligne – elle travaille d'ailleurs derrière une caméra. Jamais elle n'a été l'aventurière intrépide dont rêvait son père, un homme autoritaire et violent, qui forçait la soumission. On retrouve ce trait dans la seule relation amoureuse qui ait vraiment compté pour elle : des années durant, cet homme a exigé que leur relation reste secrète et ce, sans jamais lui concéder aucun signe d'amour. Or son père nourrissait un amour secret pour une femme de la famille : « j'aspirais à être comme l'amante de mon père, tout en étant en réalité la mère sacrifiée ». Indexant un changement de position subjective, cet énoncé initie une nouvelle étape de sa cure.

Cette identification à l'amante du père, marque sa position : *être une femme cachée* semble être la condition de son désir, signale J.-A. Miller. Il arrive que cette identification imaginaire à l'objet caché du père perdure toute une vie ; à l'occasion, l'analyse permet au sujet d'assumer cette condition d'illégitimité.

Ce trait se conjugue ici avec une absence d'amour de la part de l'homme : ne lui offrant pas son manque, il ne perd rien de sa virilité et évite ce que la position de l'homme amoureux pourrait avoir de ridicule. Certaines femmes recherchent ainsi des *bad boys* – soit des hommes en position d'*aimé* et non d'*amant* – non pas pour être maltraitées mais pour pouvoir les phalliciser.

Cette condition de jouissance ne l'empêche nullement de partager sa vie quotidienne avec un homme qui l'aime mais qu'elle ne désire pas. Elle n'en aspire pas moins à être l'Autre, l'illégitime, la clandestine. Ce souhait recouvre sans doute la certitude d'être désirée ; alors que, structurellement, le père est toujours incertain, l'amante a quelque assurance d'être désirée.

À propos de la construction du cas

Construire un cas n'est pas raconter une histoire. Pourtant, le point de vue rétrospectif adopté pour l'écriture du cas n'est pas sans inciter à la narration, voire à une trop grande cohérence. De plus, convoqués autour de la question de l'amour, la plupart des cas soumis à la discussion étaient ceux de sujets féminins de structure hystérique : voilà qui poussait quelque peu les exposés vers l'histoire, l'histoire d'amour plus précisément, accompagnée à l'occasion d'une

touche littéraire. Or, si l'on doit oublier ce que l'on sait dans chaque cas et même à chaque séance, c'est que chaque élément est *a priori* énigmatique : ne rien comprendre est bien plus adéquat à la structure de l'expérience analytique. La mémoire de l'analyste n'est pas cumulative ; c'est ce qui lui permet de changer de point de vue, de faire place aux contradictions, de ne pas gommer les incohérences. Avec cette remarque liminaire, J.-A. Miller relève que la construction du cas est d'autant plus probante qu'elle est attentive aux signifiants qui se répètent, à la récurrence de certains énoncés, plutôt qu'à la recherche des motifs censés expliquer le déroulement de la vie du sujet.

Construire un cas requiert d'y engager son désir, souligne encore J.-A. Miller. Consigner de trop nombreux détails, accorder trop de place aux multiples facettes du cas, à toutes ses vérités, constitue un obstacle, sinon une forme de résistance, à la construction. Sous des dehors de consistance, le cas s'en trouve paradoxalement *insubstantialisé*. Au contraire, le désir de construire implique en quelque sorte celui de « tuer la description », de se déprendre du charme du cas et du rythme qui lui est propre. L'invention et la simplification sont de rigueur ; il s'agit de forger des formules, d'élaborer des hypothèses, et de les mettre à l'épreuve en recherchant celles qui offrent le plus d'amplitude pour organiser les différents éléments.

Ce verbe « insubstantialiser », utilisé par J.-A. Miller à propos de la construction d'un cas, provoque un effet de surprise chez l'une de nous : il résonne comme un reste particulièrement précieux de cette Conversation clinique. La question de ce que chaque cas peut avoir d'insubstantiel ne vaut-elle pas d'être envisagée dans chaque cure et ce, afin de ne pas insubstantialiser notre expérience et la psychanalyse avec elle ? Cette interrogation est à compter parmi les effets de formation produits par cette Conversation.

